

Anne Le Bihan

Discours et lien social

« Au bout de l'entreprise historique d'une société pour ne plus se reconnaître d'autres fonctions qu'utilitaires, et dans l'angoisse de l'individu devant la forme concentrationnaire du lien social dont le surgissement semble récompenser cet effort, l'existentialisme se juge aux justifications qu'il donne des impasses subjectives qui en résultent en effet ¹. »

De ce texte de Lacan est né le travail que je vous présente aujourd'hui, qui a connu un léger infléchissement depuis mon argument de départ.

Deux questions m'ont finalement retenue. La première, et la principale, concerne la définition du discours comme lien social, et les rapports du lien social à la jouissance. La seconde – très succincte – a consisté à tenter de cerner les difficultés que rencontre qui s'essaye à porter un diagnostic et à interpréter les faits sociaux de l'époque. Il m'a semblé que Lacan n'avait pas méconnu ces difficultés – lui qui précisément a donné des éclairages souvent surprenants sur son temps –, qu'il en a nommé quelques-unes et qu'il a précisé sa position face aux mouvements sociaux. J'ai aussi été très sensible à l'aspect programmatique du texte de Colette Soler intitulé « Le champ lacanien ² ».

Quelques remarques préliminaires

1. Les lignes que j'ai citées en exergue sont extraites de l'article « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je ». Nous sommes en 1949, soit vingt ans avant que Lacan n'introduise la

1. J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, communication faite au XVI^e congrès de psychanalyse, à Zurich, le 17 juillet 1949.

2. C. Soler, « Le champ lacanien », *Link*, n° 8, Paris.

notion de discours comme lien social, dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*, en 1968-1969, puis dans les séminaires et textes qui suivent.

Le souci de Lacan de préciser la nature de l'évolution de notre histoire, d'en énoncer les réalisations et les effets subjectifs, de nommer les « impasses » auxquelles elle conduit, de montrer la déréliction qu'elle ajoute à celle qui est native, originelle, de qualifier, enfin, la forme – ou plutôt les formes – du lien social contemporain, ne date pas des années 1970. Ce souci est présent dans de nombreux textes antérieurs : « L'agressivité en psychanalyse » et les considérations sur l'homme « affranchi » de la société moderne, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », « Fonction et champ de la parole et du langage », « Quelques réflexions sur l'ego ». Et j'en oublie sûrement.

2. J'ai appuyé ma réflexion sur deux définitions – à vrai dire très proches – du lien social comme discours. Les voici.

Dans la leçon du 13 février 1973 du séminaire *Encore*, Lacan dit : « Il n'y a que ça, le lien social. Je le désigne du terme de discours parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de le désigner dès qu'on s'est aperçu que le lien social ne s'instaure que de s'ancrer dans la façon dont le langage se situe et s'imprime sur ce qui grouille, à savoir l'être parlant ³. »

Un an plus tôt, dans « L'étourdit », il nous dit être à la tâche de « frayer le statut d'un discours, là où je situe qu'il y a [...] du discours : et je le situe du lien social à quoi se soumettent les corps qui ce discours, labitent ⁴ ».

Ces deux définitions permettent, il me semble, de répondre à la toute première question que je m'étais posée : que fait Lacan quand il se saisit de cette notion de lien social, qu'il reçoit d'un autre champ que le sien, sans plus d'explications ni de commentaires de sa part ? Qu'est-ce qu'un lien social, depuis qu'avec Lacan il reçoit sa définition de la théorie des discours ? Je dirai qu'il la repense à partir de la question du langage, plus précisément du discours, et de la jouissance, qui s'entend ici dans « ce qui grouille » et dans la mention des corps. C'est la théorie des discours, précisément le système solidaire et articulé de quatre discours « typiques » qui va fonder l'acception

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 51.

4. J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, 1973, p. 5-52.

lacanienne du lien social et permettre une autre définition dure de la notion. Je dis une autre, car la notion de lien social est l'invention de la sociologie et de l'anthropologie françaises au début du xx^e siècle. On la doit en particulier aux travaux de Marcel Mauss, d'Émile Durkheim et de Lévi-Strauss, qui définissent le lien social comme un « monde de rapports symboliques qui dépassent l'individu ». J'avais développé un peu cela, je ne le ferai pas ici faute de temps. Disons tout de même que si la notion de lien social connaît aujourd'hui une grande faveur dans le champ de la psychologie, de la psychanalyse et de la psychiatrie, dans le discours des humanitaires, dans le discours courant (journalistique en particulier), cette faveur a un revers : la notion de lien social dans ces discours ne se supporte que d'une définition molle, déjà très éloignée de sa première définition dure, et plus encore de celle que Lacan lui a donnée.

Qu'est-ce qu'une « forme concentrationnaire de lien social » ?

Au-delà de la réalité – historiquement et géographiquement située, déterminée – que le mot « concentrationnaire » fait surgir, que dit cette formule ? Au moins trois choses, à mon sens.

1. Lacan porte une appréciation sur l'évolution de la société : une forme nouvelle de lien social, « la forme concentrationnaire », vient couronner une entreprise historique, elle-même définie d'être parvenue à son terme, de connaître un aboutissement.

2. Cet état présent de la société « réalise toujours plus avant l'homme comme individu », c'est-à-dire comme un « un » sauvagement isolé, réduit à son corps comme « réalité organique ⁵ », et exerce coercition et violence sur ces humains, qui, d'être réduits à leurs corps, perdent leur qualité d'« humains ».

3. Il en résulte des effets subjectifs : angoisse et impasses subjectives.

En 1949, Lacan s'exprime dans un langage proche de celui des sociologues et des anthropologues français de son temps : ce sont aussi les mêmes accents, un même lyrisme sombre. Voici, par exemple, comment Émile Durkheim, dans *Le Suicide* (publié en 1930), décrit la solitude à laquelle l'homme est réduit du fait de l'état

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 1972, p. 104.

de déréliction de la société moderne : « Tandis que l'état s'enfle pour arriver à enserrer assez fortement les individus, [...] ceux-ci, sans liens entre eux, roulent les uns sur les autres comme autant de molécules liquides ⁶ [...] »

Vingt ans plus tard, Lacan dispose de nouveaux outils pour penser l'évolution historique de la société et son époque, et notamment de la théorie des discours, le discours étant défini comme « une articulation de structure qui se confirme être tout ce qui existe de lien entre les êtres parlants ». Il s'emploie dès lors à préciser les changements qui ont affecté le discours du maître, la mutation qu'il a subie et les nouvelles formes de liens sociaux qui ont surgi.

Il est toutefois frappant que, sur le fond, l'appréciation de Lacan sur la nature de l'évolution historique et sur la forme de lien social qui en résulte n'a pas varié entre 1949 et 1970. Ce n'est pas faire hypothèse hardie que de dire que le « bout de l'entreprise historique d'une société » désigne ce que Lacan appellera plus tard le discours du capitaliste. À partir des années 1970, le discours du capitaliste est toujours situé par rapport au discours du maître comme son aboutissement, son dernier « épanouissement », son « paroxysme », ou encore « son fin mot ». J'ai relevé, dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse* et dans celui qui suit, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, les diverses formulations qui situent l'un par rapport à l'autre discours du maître et discours du capitaliste. Il en est d'autres que celles que je viens d'accentuer, mais celles-ci sont les plus constantes. Je me contenterai d'en citer deux : « Le discours du capitaliste, copulant avec la science, est le fin mot du discours du maître ⁷. » Lacan dit encore : « Nous sommes au point de l'épanouissement, du paroxysme du discours du maître dans une société qui s'y fonde ⁸. »

Dans toutes ces manières de situer le discours du capitaliste par rapport au discours du maître, le discours du maître demeure, la société continue de s'y fonder, les sujets d'y être assujettis, c'est-à-dire d'être toujours assurés d'un des liens sociaux les plus stables qui soient. Le discours du maître change de style, mute, certes, mais ne

6. É. Durkheim, *Le Suicide* (1897), Paris, PUF, 2002.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 126.

8. *Ibid.*, p. 146.

disparaît pas. Il y a, il me semble, une raison forte, structurale à cela : il se soutient et marche du seul fait qu'il y a le langage. Nul besoin qu'il y ait un maître en personne qui commande, le langage suffit à ce qu'il y ait du maître : « Comme le langage existe, vous obéissez ⁹. »

Du discours du maître au discours du capitaliste, quelle est la mutation ? C'est chose connue : dans le discours du capitaliste, une limite est franchie, la barrière de l'impossible de la jouissance disparaît, l'objet *a* plus-de-jouir et le sujet sont connectés. La béance de la jouissance est supprimée.

Ainsi, ce qui caractérise la société des consommateurs, ce n'est pas seulement que tout y devient marchandise, ni qu'elle fait accroire aux sujets qu'elle peut leur offrir ce qui les complèterait et les comblerait, ni que les sujets sont devenus serfs des objets de l'industrie. C'est, plus essentiellement, de faire le sujet, « l'élément qualifié entre guillemets d'humain », homogène à n'importe quel objet produit en série par l'industrie, de faire du sujet lui-même un objet équivalent à ces objets, un produit consommable. La « forme concentrationnaire du lien social » est la forme que foment le discours du capitaliste, elle est la défaite même du lien social et ne peut valoir pour tout discours.

La théorie des discours : quatre « discours typiques » et deux autres atypiques

Les discours typiques ¹⁰ – l'expression est de Lacan, dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* –, dits aussi radicaux, articulés entre eux, sont, dans l'ordre, le discours du maître, le discours universitaire, le discours de l'hystérique, le discours de l'analyste. Ils présentent une caractéristique constante : la barrière de l'impossible de la jouissance, écrite sur les mathèmes entre la place de la production et celle de la vérité. Tout discours se fonde d'une exclusion, exclusion « de ce que le langage y apporte d'impossible, à savoir le rapport sexuel ¹¹ ».

9. J. Lacan, « Du discours psychanalytique », dans *Lacan in Italia, Milan*, La Salamandra, 1978, p. 32-55, discours à l'université de Milan le 12 mai 1972.

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006.

11. J. Lacan, « L'étourdit », art. cit.

Discours atypiques, l'expression est mienne. Les deux discours que je dis atypiques sont le discours de la science et le discours du capitaliste. Ils sont articulés aux quatre premiers discours, mais ils font problème, d'être l'un et l'autre fondés sur un rejet – rejet de la vérité comme cause pour le premier, rejet de la castration et des choses de l'amour pour le second – et de ne pas faire lien social, soit de contredire à la théorie même du discours comme lien social, en tant qu'elle repose sur la solidarité de quatre discours, tels que ce qui ne peut se traiter dans l'un commande le passage à un autre.

Ces quatre discours radicaux et les deux autres, atypiques, « étaient déjà dans la place », ce sont les termes de Lacan, avant que ce dernier n'arrive. Discours analytique compris. Lacan tient ce discours, ou s'y tient, mais il ne lui est pas nommément attribuable – attribution commode pour s'en débarrasser, dit-il. À Lacan revient de les avoir produits, écrits, de leur avoir donné forme de mathème, de les avoir répertoriés. Il n'est en outre quatre discours que sur le fondement du dernier apparu, le discours analytique, qui ne saurait en aucun cas résoudre les trois autres. Le rapport, dit Lacan, est « de trame, de texte, de tissu ».

Le discours, joug et secours

Un discours installe solidement son sujet et lui donne un corps établi. Il lui assure un certain nombre de prises, qui nécessitent, « à très peu d'errances près » – ce sont les termes de Lacan dans la leçon du 21 juin 1972 du séminaire ...*Ou pire* –, un ordre immuable dans l'articulation signifiante. Le discours, parce qu'il permet de repérer des places et des fonctions indépendamment des paroles prononcées, échappe, voire pare à l'errance, au glissement si ce n'est à la glissade, au dérapage, qui est le régime du signifiant dans la parole. Dans le « Discours à l'université de Milan », en mai 1972, Lacan fait valoir qu'« il n'y a pas un signifiant dont la signification serait assurée. Elle peut toujours être autre chose et même elle passe son temps à glisser aussi loin qu'on veut dans la signification ¹² ».

Le discours du maître est celui dont le sujet dépend le plus fondamentalement, il a la vie dure, il est un des discours les plus stables qui soient, et a même, pronostique Lacan dans le séminaire ...*Ou*

12. J. Lacan, « Du discours psychanalytique », art. cit.

pire, « peu de chances de s'ébranler ¹³ ». *A contrario*, flotter entre deux discours, c'est la débilité mentale, et se tenir « hors discours », c'est la psychose, ce dont le sujet schizophrène témoigne de façon privilégiée, lui à qui la fonction de chacun de ses organes fait problème, faute d'être pris dans un discours, « faute du secours d'aucun discours établi ».

Le discours traite, mais n'apaise pas

« [...] rien n'est plus brûlant que ce qui, du discours, fait référence à la jouissance. Le discours y touche sans cesse, de ce qu'il s'y origine. Et il l'émeut à nouveau, dès qu'il s'essaie à retourner à cette origine. C'est en cela qu'il conteste tout apaisement ¹⁴ ».

La jouissance sexuelle n'est pas traitable directement, Lacan le dit et le redit. Les formulations varient, le fait reste identique. Il y a là une béance, et le discours commence là, ou, comme préfère le dire Lacan, « le discours est impliqué dans cette béance ¹⁵ ». Chaque discours, chaque lien social pris séparément est un artefact, un appareil, destiné à traiter cette jouissance intraitable directement. Ce faisant, chaque discours programme et promeut des modalités de jouissance spécifiques, loge et régule la jouissance des corps parlants, condition de leur coexistence. Ce faisant, il rassemble et isole, il agrège et ségrège.

Il y a une autre modalité de traitement de la jouissance que celle que permet chaque discours pris séparément. La repérer implique de prendre au sérieux le fait que la théorie des discours exige la solidarité des quatre discours, qu'ils sont entre eux dans un rapport de texte, que, le sens de chacun lui restant à lui-même opaque et voilé, il ne le reçoit que d'un autre. Le discours analytique lui-même est un « parmi les autres à se partager l'expérience de ce temps ¹⁶ » – ainsi parle Lacan dans « L'étourdit ». Il n'y a pas de lien social proprement dit sans le cycle des quatre discours typiques, avec lesquels le discours analytique se situe dans un rapport de contrepoint, voire d'opposition, mais aussi d'affinité, de parenté, d'étayage,

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, op. cit., p. 104.

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 80.

15. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 107.

16. J. Lacan, « L'étourdit », art. cit.

de dépendance. La théorie des discours comporte qu'un sujet change de discours, passe d'un discours à un autre, parce que aucun discours ne fait univers, n'est un tout, n'est le monde. Il n'y a pas de clôture du discours. Un discours n'est pas conception du monde, Lacan précise que c'est même « le déchet de tout discours ».

Cette autre modalité de traitement de la jouissance consiste – c'est mon hypothèse – dans la possibilité pour les sujets de changer de discours – de lien social –, de passer d'un discours à un autre, dès lors que le réel qu'est cette jouissance intraitable d'où s'origine le discours y fait retour, ou s'y avère intraitable. Cela rendrait raison du fait que les sujets passent d'un discours à un autre, changent de discours, non pas comme on change de chemise, mais par une nécessité interne au discours et à sa capacité de traitement de la jouissance. La jouissance que le discours traite reste en effet brûlante, tenue sans doute en respect aux frontières du discours, mais jamais abolie, toujours prête à s'émouvoir.

N'est-elle pas appelée aussi, et par les sujets eux-mêmes ? J'entends par là que la prise des discours sur les sujets n'est pas entière, un réel s'y oppose. Ne pourrait-on entendre cet appel dans le cri « Ce n'est pas ça » ? Lacan le commente, deux fois, la même année : « Voilà le cri par où se distingue la jouissance obtenue de celle attendue ¹⁷ », écrit-il dans *Encore* ; dans « L'étourdit », il évoque le « vagissement de l'appel au réel ¹⁸ ». Si le cri, d'un commentaire à l'autre, s'est mué en vagissement, soit en un cri à peine articulé – vagissement est une onomatopée, c'est faire « wa » –, celui de l'enfant nouveau-né, où s'entendent l'impuissance et la détresse, l'appel demeure, appel au réel exclu dont se fonde tout discours.

Cet inapaisement, structural, tiendrait au fait que tout de la jouissance des corps parlants ne saurait être traité par un quelconque discours, pas plus que par le système des discours. C'est en ce point que s'insère la singularité de la jouissance de chacun des *parlêtres*, rebelle à son enrôlement dans tout discours ou lien social. Le discours n'apaise pas, au sens où il n'éradique pas l'attachement des sujets à leurs modes de jouissance, et ne saurait faire que ne demeurent toujours vivaces les aversions et les antipathies des individus

17. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 101.

18. J. Lacan, « L'étourdit », art. cit.

entre eux. Le traitement de la jouissance par le discours ne résout pas totalement l'antinomie entre lien social et jouissance, le fait que la jouissance divise, sépare ceux qui parlent et ont un corps.

C'est le moment d'introduire la question de ce qu'il advient du symptôme, et de sa jouissance, à la fin d'une analyse, de tenter de distinguer singularité névrotique, avec l'asocialité qui selon Freud la caractérise, de singularité *sinthomatique*, celle qui serait produite au terme du processus analytique et qui rendrait possible un autre lien social, au-dehors de la cure. Il y a tout de même, il me semble, une sorte de tour de force à asseoir un lien social nouveau, celui que permettrait le discours analytique, sur le *sinthome*, soit ce qui, loin d'être nettoyé de toute jouissance, fait la jouissance la plus singulière de chacun.

Dans « Psychologie des foules et analyse du moi », Freud évoque la nature asociale de la névrose : « La névrose rend asocial, détache des formations en foule habituelles celui qui en est atteint. [...] Abandonné à lui-même, le névrosé est contraint de substituer ses formations de symptômes aux grandes formations de foule dont il est exclu. Il se crée son propre monde de fantasmes, sa religion, son système de délire et répète ainsi les institutions de l'humanité ¹⁹ [...] »

Le symptôme dans la névrose apparaît comme une formation de jouissance autiste, une passion du sujet – dans les deux sens du terme – qui supplée au lien du sujet avec les formations sociales collectives qui se désagrègent du fait du mouvement propre à la civilisation et du fait de l'effet de la constitution névrotique sur les formes du collectif. Cette jouissance-là, cette passion-là, nous le savons, une analyse vise à la réduire et à la dévaloriser. À suivre le raisonnement de Freud, on peut penser que ce n'est pas sans conséquences sur le lien social.

Parmi tous les discours, le discours analytique se distingue de pousser la rencontre avec l'intraitable jusqu'à ses conséquences logiques. Quelles en sont les conséquences sur le lien social, sur l'inscription des sujets dans les discours ? Plus d'appel au réel, dès lors, pour qui est allé jusqu'à ce point ?

19. S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1989, p. 240-241.

À la fin d'une analyse, le sujet serait-il affranchi des discours ? Certes non. Mais il y a espoir d'un rapport nouveau à la prise de parole, à la condition, écrit Lacan dans *L'Envers de la psychanalyse*, de « certains repérages du discours dans lequel [la parole] s'insère ²⁰ ». Il y aurait chance alors qu'on ne prenne pas la parole sans savoir ce qu'on fait. À la fin d'une analyse, le sujet serait-il libéré de ses symptômes, devenus *sinthomes* ? Pas plus. Mais peut-être ne grèvent-ils plus autant sa marche, du fait d'un savoir acquis sur les traces laissées par le langage chez le sujet, le *sinthome* n'étant rien d'autre que ces traces, et du fait d'un nouvel usage de la jouissance du symptôme. Lacan le dit en clair dans la leçon du 10 janvier 1978 du séminaire *Le Moment de conclure* :

« L'analyse ne consiste pas à ce qu'on soit libéré de ses sinthomes, puisque c'est comme ça que je l'écris, symptôme. L'analyse consiste à ce qu'on sache pourquoi on en est empêtré. Ça se produit du fait qu'il y a le symbolique.

Le symbolique, c'est le langage ; on apprend à parler et ça laisse des traces. Ça laisse des traces et, de ce fait, ça laisse des conséquences qui ne sont rien d'autre que le sinthome et l'analyse consiste – y a quand même un progrès dans l'analyse – l'analyse consiste à se rendre compte de pourquoi on a ces sinthomes, de sorte que l'analyse est liée au savoir ²¹. »

L'antipathie des discours, une antipathie vertueuse

« Antipathie des discours », la formule est de Lacan. Elle est tardive, elle date de 1979. Comment l'entendre ? Il est assez aisé de la fonder des dires de Lacan sur les discours.

– Un sujet est effet de discours et n'entend pas le discours dont il est lui-même effet. Il est sourd à ce qu'il est comme effet de discours.

– Chaque discours se prend pour La vérité. (Seul le discours analytique fait exception, d'exclure la domination et de ne prétendre à aucune universalité.) Or, chaque discours n'en dit qu'une. (Dans « L'étourdit », Lacan prend la proposition « l'homme est mortel » et la met à l'épreuve de chaque discours, discours scientifique, discours du maître, discours universitaire, discours de Freud.)

20. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 194.

21. J. Lacan, *Le Moment de conclure, 1977-1978*, séminaire inédit, leçon du 10 janvier 1978.

– Chaque discours se prend pour la nature même des choses, pour le réel même, et méconnaît ainsi sa facticité. Alors que le discours ne fait que structurer le monde réel et que ce sont les discours qui déterminent les réalités dans lesquelles les sujets s’inscrivent.

– Chacun des discours, chacune des « subjectivités collectives »²² – comme le disait Lacan en 1953 dans « Fonction et champ de la parole et du langage » – programme une modalité de jouissance qui méconnaît chacune des autres et s’y oppose. Elle s’y oppose sur le mode dont se constituent les racismes : il y suffit de peu de chose, d’un plus-de-jouir qui se reconnaît comme tel. Il s’agit là de la ségrégation comme principe et origine de tout discours, aspect que Sidi Askofaré a analysé de façon tout à fait rigoureuse et lumineuse dans un article paru dans la revue *Trèfle* en octobre 1999.

Surdité, assurance d’être la vérité, méconnaissance de son caractère d’artefact, hostilité des modes de jouissance fondent l’antipathie des discours, que Lacan appelle encore le « racisme des discours en action ».

Toutefois, cette antipathie des discours n’est pas seulement négative, elle est aussi vertueuse, quand un discours se renouvelle du heurt à son impossible : « L’antipathie des discours, l’universitaire et l’analytique, serait-elle, à Vincennes, surmontée ? Certainement, pas, elle y est exploitée, au moins depuis quatre ans, où j’y veille. Qu’à se confronter à son impossible, l’enseignement se renouvelle, se constate. » « Lacan pour Vincennes »²³ ! »

J’en ai dit assez, je pense, pour qu’il soit établi que la psychanalyse ne fait pas monde, pas plus que n’importe quel autre discours. Lacan souhaitait tout autre chose : que le discours analytique « prenne corps » – c’est sa formule –, soit entre dans le monde, y fasse sentir ses effets, ait prise sur l’état contemporain des discours. Quand il fait de la psychanalyse elle-même un symptôme social, à la fin de son enseignement, il indique que la psychanalyse n’apparaît dans l’histoire qu’en fonction de l’état des discours et des liens sociaux existants, et de la menace qu’ils font peser sur ce qu’il appelle « l’élément qualifié entre guillemets d’humain », marquant

22. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 283.

23. J. Lacan, *Ornicar?*, n° 17-18, novembre 1979, p. 279.

par là une distance énonciative avec un humanisme qui n'est pas le sien. La psychanalyse est symptôme au sens où il s'agit pour elle de sauvegarder ce qu'il nomme, en 1976, au cours des Journées des cartels de l'EFP, « un certain rapport à la substance de l'être humain ²⁴ ». Il reste de l'espoir, s'il est vrai que ce symptôme-là n'est pas de ceux qui se peuvent réduire.

« Il y a des symptômes qu'on ne réduit pas, et nommément entre autres la psychanalyse. La psychanalyse est un symptôme social, et c'est ainsi qu'il convient de connoter son existence. Si la psychanalyse n'est pas un symptôme, je ne vois absolument pas ce qui fait qu'elle est apparue si tard. Elle est apparue si tard dans la mesure où il faut bien que quelque chose se conserve (sans doute parce que c'est en danger) d'un certain rapport à la substance de l'être humain ²⁵. »

Et encore

Il y a des difficultés, il me semble, à délinéer ce qu'est un fait social, si l'on prend au sérieux ce que dit Lacan des rapports du discours et de la réalité : il n'y a de fait, de réalité, d'expérience que fondé d'un discours, et les locutions que ce discours permet ne font rien d'autre que de l'établir en retour. Cela devrait nous rendre prudents lorsque nous appliquons la psychanalyse aux faits dits sociaux et prétendons les interpréter, car ils n'existent rigoureusement qu'à être établis d'un discours spécifié. Une pratique d'interprétation exige un repérage préalable du discours qui produit le fait comme fait, d'autant plus que tout discours tend à se présenter comme « naturel » et anidéologique. Ne s'installe pas qui veut au « belvédère psychanalytique ».

La queue coupée du chien d'Alcibiade ou de quels faits les psychanalystes doivent-ils s'occuper ?

Vous connaissez l'anecdote rapportée par Plutarque dans *La Vie d'Alcibiade*. « Alcibiade avait un chien remarquable par sa taille et par sa beauté, et qui lui avait coûté soixante-dix mines ; il lui fit couper

24. J. Lacan, « Journées d'étude des cartels de l'École freudienne. Séance de clôture », 13 avril 1975, dans *Lettres de l'École freudienne*, 1976, n° 18, p. 269.

25. *Ibid.*, p. 269.

la queue, qui était son plus bel ornement : ses amis lui en firent des reproches, et lui rapportèrent que cette action était généralement blâmée, et faisait mal parler de lui. “Voilà précisément ce que je demandais, leur dit Alcibiade en riant. Tant que les Athéniens s’entretiendront de cela, ils ne diront rien de pis sur mon compte.” »

De quoi parle cette anecdote, sinon d’un événement, d’un fait tout exprès créé pour « noyer le poisson », pour faire que pendant ce temps-là on ne parle pas d’autre chose, de plus discret, de plus caché, mais qui importe bien plus ? Nul besoin, par ailleurs, d’imaginer un calculateur incarné et masqué derrière ces faits qui n’en sont pas, et commandent donc qu’on n’en parle pas, que le psychanalyste n’ajoute pas sa voix à la clameur entretenue aujourd’hui par ce qu’on appelle les médias. Lacan évoquait son dédain – conduite et non pas sentiment, précise-t-il – à faire lui-même état de certains mouvements qu’on offrait à son commentaire. Marina Tsvetaïeva, un des plus grands poètes russes du XX^e siècle, disait la même chose autrement, de son exil de Meudon, en 1932 : « Ce qui est le plus contemporain n’est pas ce qui crie le plus, mais souvent ce qui se tait le plus. »

Fabrice à Waterloo, ou de la difficulté de savoir ce qui se passe, au moment où les choses se passent

Du tapage, des habits rouges couchés au sol, un gros général qui gourmande son voisin, une terre labourée qui vole en petits fragments noirs, une fumée blanche au loin, le bruit des canons au plus près de lui. Que voit Fabrice Del Dongo sur le champ de bataille qu’il brûlait de rejoindre ? Des bribes, des détails, des bouts de réel que rien n’organise, qui restent, pour celui qui est plongé dans l’expérience au moment où les choses se passent, illisibles, totalement incompréhensibles. Stendhal, écrivain averti, décrit la vision hachée de son héros, et conclut : « Il n’y comprenait rien du tout. »

« [...] quand les choses se passent, on ne sait jamais bien, au moment où elles se passent, ce que c’est, surtout quand on recouvre ces choses d’informations. Mais enfin, il se fait qu’il se passe quelque chose dans l’Université ²⁶. » Ces propos, extraits du séminaire *L’Envers de la psychanalyse*, concernent ce qui se passe dans

26. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L’Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 191.

l'Université, et j'ai été frappée, en relisant ce séminaire, non pas du dédain de Lacan, mais cette fois de sa ténacité à en dire quelque chose, depuis la théorie des discours, dès qu'il a reconnu que quelque chose se passait là qui méritait qu'il en dise quelque chose, aux premiers concernés et aux analystes. Frappée aussi de son impuissance à se faire entendre, et même écouter. Qui a entendu, hors du champ de la psychanalyse, et hormis quelques philosophes et écrivains, l'interprétation de Lacan sur ce qui se passait à l'Université et plus généralement dans l'époque, dans ces années 1968-1969 ?